BULLETIN

DE LA

SOCIETE HISTORIQUE

DE

SAINT-BONIFACE

RELATION DU DÉTROIT ET DE LA BAIE D'HUDSON PAR MONSIEUR JÉRÉMIE

VOL. II

1912

LP
F5012
1912J55

IMPRIMERIE DU "MANITOBA"
Saint-Boniface, Man.

The EDITH *and* LORNE PIERCE
COLLECTION *of* CANADIANA

Queen's University at Kingston

P 6
10.—

BULLETIN

DE LA

SOCIETE HISTORIQUE

DE

SAINT-BONIFACE

Jérémie, Nicolas

RELATION DU DÉTROIT ET DE LA BAIE D'HUDSON PAR MONSIEUR JÉRÉMIE

VOL. II

1912

IMPRIMERIE DU "MANITOBA"
Saint-Boniface, Man.

F5012 1912J53

RELATION

DE

MONSIEUR JEREMIE

SUR LE DETROIT ET LA BAIE D'HUDSON

Notes sur l'Auteur

Noël Jérémie, de la Montagne, était le fils de Claude Jérémie et d'Hélène Macart, de Mareuil-sur-Oge, en Champagne, France. Il fut baptisé en 1629, et épousa Jeanne Peltier à Québec le 29 janvier 1659. Jeanne Peltier était née en 1636.

De ce mariage naquirent: 1o Ignace, baptisé le 11 mars 1660 à Sillery, décédé à l'âge de 6 ans. 2o Catherine Gertrude, baptisée le 22 septembre 1664, qui épousa à Champlain le 28 janvier 1681 Jacques Aubuchon. Le 3 novembre 1688, elle épousa en secondes noces à Batiscan Michel Le Pailleur. 3o Marie-Charlotte, baptisée le 6 avril 1667, qui épousa le 25 novembre 1682 Claude LePelé. Elle mourut le 1er février 1742. 4o Nicolas, l'auteur ds cette relation. 5o François, baptisé en 1671. Le 16 août 1706 il épousa à Sainte-Foy Françoise-Agnès Gingras. 6o Marie-Madeleine, baptisée en 1674. Elle épousa Denis Mallet, et mourut le 18 septembre 1699. 7o Louis, baptisé en 1676. 8o Noël, baptisé en 1678. 9o Pierre, baptisé le 6 janvier et décédé le 29 juillet 1681. 10o Ignace, mort en bas âge le 29 octobre 1684. 11o Enfin Joseph, baptisé au mois d'août 1687, qui épousa Anne Rousseau.

On a longtemps cru et imprimé que l'auteur de la Relation du Détroit et de la Baie d'Hudson était Noël Jérémie de la Montagne, fils de Claude Jérémie et d'Hélène Macart, Sur-Oge, en Champagne, France. Or il est hors de doute, grâce aux renseignements fournis par l'abbé A. Rhéaume (Voir *Bulletin des Recherches historiques*, août 1903, page 246,) que la Relation dont nous publions le texte dans cette brochure, est due à Nicolas Jérémie, fils de Noël Jérémie et de Jeanne Peltier. Dans une note (Voir *Bulletin des Recherches historiques*, mars 1907, page 90,) M. Benjamin Sulte, après avoir constaté avec M. l'abbé Rhéaume que le personnage qui figure à la Baie d'Hudson de 1695 à 1714 se nommait Nicolas et non pas Noël, ajoute qu'il a trouvé la date à peu près certaine de la mort de Noël. D'après cet auteur, Noël Jérémie serait décédé en juin ou juillet 1697 aux environs du Saguenay, alors qu'il était commis aux traites de Tadoussac.

Nicolas a été baptisé à Sillery, Notre-Dame de Foi, le 16 février 1669, et a été élevé à Batiscan. Il épousa Marie-Madeleine Tetesigaquoy, sauvagesse montagnaise. Le Père Crespel, missionnaire au Lac Saint-Jean, bénit ce mariage en 1693. Nicolas avait moins de 25 ans lors de son mariage, et les ordonnances au sujet des unions entre blancs et sauvages n'ayant point été observées, Noël Jérémie obtint l'annulation du mariage de son fils Nicolas par le Conseil Supérieur au printemps de 1694 mais il fut obligé de nourrir la sauvagesse, et l'on nomma pour tuteurs de celle-ci Jacques Gourdeau et Louis Jolliet. M. l'abbé Rhéaume nous dit que Nicolas fit un voyage à Québec en 1707 pour s'y marier. Il épousa Françoise Bourot, veuve de Jean Chariteau, capitaine de navire. De cette union naquit une fille, Françoise.

Nicolas fut enterré dans la Basilique de Québec le 19 octobre 1732.

Voilà tout ce que nous savons sur la vie de Jérémie, en dehors de sa relation. Elle a été publiée pour la première fois dans le *Recueil des Voyages au Nord* par Jean-Frédéric Bernard à Amsterdam, 1732, volume 3, page 305. Il y a longtemps que cette édition est épuisée, et il est presque impossible aujourd'hui de se procurer un exemplaire de cet ouvrage qui remonte presqu'à l'origine des luttes dans la Baie d'Hudson, entre la France et l'Angleterre.

Le R. P. de Charlevoix, dans sa liste des auteurs, page 414, fait en ces termes l'éloge de Jérémie: "J'ai connu l'auteur qui était un fort honnête homme et un habile voyageur. Sa relation est fort instructive et judicieusement écrite."

Jérémie tient une plume alerte, et son style indique un homme instruit, un observateur fin, qui a noté avec soin les choses curieuses dont il a été le témoin pendant son long exil dans la Baie d'Hudson.

Son récit des événements qui se sont passés dans la Baie d'Hudson avant 1694 est assez sommaire, et il ne faut pas lui en tenir trop compte, vû qu'il n'avait pas sous la main une foule de renseignements qui nous ont été fournis depuis.

Je crois que la *Société Historique de Saint-Boniface*, en réimprimant la Relation de Jérémie, ouvrage aujourd'hui introuvable, fournit aux historiens de l'Ouest une source de renseignements jusqu'à ce jour fermés au public.

J.-H. Prud'homme, ptre,

Secrétaire de la *Société Historique de Saint-Boniface*.

9 septembre 1912.

RELATION

DU

DETROIT ET DE LA BAIE D'HUDSON

A Monsieur **

PAR MONSIEUR JEREMIE

Pour prendre les choses dans leur origine, et pour mieux donner l'intelligence de ma Relation, je dirai que les Danois naviguèrent dans ces pays, il y a quatre-vingt dix à cent ans.

Le Détroit que nous nommons d'Hudson, a pris ce nom de Henri Hudson, anglais, qui le découvrit l'an 1612. Il a 120 lieues de long et 16 ou 18 de large. Il est bordé des deux côtés de rochers escarpés d'une hauteur prodigieuse, tous entrecoupés de collines sombres où le soleil ne communique jamais la lumière. La neige et les glaces s'y voient toute l'année, ce qui cause des fraîcheurs terribles: et si l'on ne profitait pas des temps où elles sont moins fortes qu'en d'autres, il serait impossible d'y naviguer. On ne peut y passer que depuis le 15 de juillet jusqu'au 15 d'octobre.

Encore dans ces saisons-là on est quelquefois obligé de donner dans des bancs de glaces, et il n'est pas aisé de s'imaginer comment un navire peut s'y faire passage: car elles sont quelquefois si pressées les unes contre les autres, qu'autant que la vue peut s'étendre, on ne voit pas une goutte d'eau. On se grapine, c'est-à-dire, on saisit les navires contre ces glaces comme contre une muraille, et lorsque par la force des vents et des courants qui sont très violents dans ces endroits-là, il se fait quelque ouverture au travers des glaces, alors on met les voiles au vent, lorsqu'il est favorable, pour se faire passage avec de longs bâtons ferrés. Pour cet effet, on pousse ou l'on écarte ces glaces; mais malgré tous ces efforts, on y est quelquefois plus d'un mois embarrassé sans pouvoir avancer. C'est ce qui cause la difficulté de ces voyages: car d'ailleurs, avec certaines précautions, on ne court pas plus de risque que dans les autres mers.

Quoique ce Détroit soit un pays tout à fait inculte, et le plus ingrat de tous les pays du monde, il y a cependant des Sauvages que nous nommons Esquimaux, qui habitent dans ces malheureux déserts. Ils ont cela de commun avec le pays qu'ils occupent, qu'ils sont si farouches et si intraitables, que l'on n'a pas pu jusqu'à présent les attirer à aucun commerce. Ils font la guerre à tous leurs voisins, et lorsqu'ils tuent ou prennent quelques-uns de leurs ennemis, ils les mangent tout crus, et en boivent le sang. Ils en font même boire à leurs

enfants qui sont à la mamelle, afin de leur insinuer la barbarie et l'ardeur de la guerre, dès leur plus tendre jeunesse.

Ils sont presque toujours sans feu, à cause de la rareté du bois. Le froid y est cependant extraordinaire en quelque saison que ce soit. Ils logent pendant l'hiver dans les creux des rochers, où ils se renferment avec leurs familles, et couchent tous ensemble sans distinction de sexe et de parenté. Ils y restent plus de huit mois, sans voir ni l'air, ni rien qui approche de la lumière. Ils ont la précaution pendant les trois ou quatre mois d'été, d'amasser des viandes de baleines, de vaches-marines et de loups-marins, dont il se trouve beaucoup dans tous ces pays-là. Ils font toutes leurs chasses et tuent toutes sortes d'animaux avec des flèches, à quoi ils sont fort adroits. Ils n'ont jamais eu l'usage d'aucunes armes à feu ni d'aucun ferrement, à moins qu'ils ne surprennent quelques-unes de nos chaloupes pêcheuses. Après qu'ils ont déchiré et mangé nos pauvres matelots, ils se servent de ces petits bâtiments pour aller d'un lieu à l'autre; et lorsque ces chaloupes sont hors de service, ils les brisent afin de profiter des clous qu'ils forgent entre deux cailloux pour leur usage. Ils font des espèces de biscayennes, qu'ils couvrent de peaux de loups-marins, au lieu de bordage. J'ai vu des biscayennes assez grandes pour porter plus de cinquante personnes. Ils font aussi de la même manière des petits canots, où ils ne laissent qu'une petite ouverture au milieu pour la place d'un homme assis; cette ouverture est entourée d'une bourse, qui se lie au travers du corps, de manière que les vagues leur passent par-dessus la tête, sans que le canot s'emplisse d'eau. Ils ont de grandes pagaies, ou avirons plats par les deux bouts; ce qui leur sert comme de balancier, sans lequel ils auraient peine à se tenir dedans, tant ces canots sont petits.

Ces peuples diffèrent des autres Sauvages, en ce que communément les autres Sauvages n'ont point de barbe, et que ceux-ci au contraire en ont jusqu'aux yeux: ce qui a fait dire à quelques personnes qui ont voulu pénétrer leur origine, qu'il faut que ce soit quelque navire basque qui, étant à la pêche, ait fait naufrage dans ces endroits-là, et dont les gens s'y sont multipliées depuis ce temps. Leur langage, quoique très corrompu, a cependant quelque rapport avec la langue biscayenne, ce qui donne lieu à cette conjecture. Cette grande barbe, qu'ils ne coupent jamais, les rend si affreux et si hideux, qu'ils ont plutôt la figure de quelque bête farouche que celle d'homme; car ils n'ont que les bras et les jambes qui leur donnent quelque ressemblance avec les autres hommes.

A l'extrémité de ce Détroit du côté du Nord, il y a une baie que nous nommons Baie de l'Assomption, de laquelle on n'a pas encore de connaissance certaine. Quelques-uns de nos navigateurs s'étant engagés insensiblement dans cette baie, environ 30 ou 40 lieues, ils s'aperçurent que leurs compas n'avaient plus leurs mouvements ordinaires;

ce qui fait préjuger qu'il y a infailliblement quelque mine le long de cette baie, qui attire l'aimant de tous côtés. On croit qu'il y a communication du fond de cette baie au Détroit de Davis. C'est de cette baie d'où sortent presque toutes les glaces qui se déchargent par le Détroit d'Hudson.

On ne sait pas encore comment ces glaces se forment. Il y en a de si grosses, que leur superficie au-dessus de l'eau surpasse l'extrémité des mâts des plus gros navires. Nous avons eu une fois la curiosité de sonder au pied d'une glace qui était échouée, où on fila cent brasses de ligne sans trouver le fond.

Plus avant du côté de l'ouest, il y a une grande Isle que nous nommons Phelipeaux, où il y a quantité de vaches-marines, et sans doute que si la saison permettait d'y faire descente, on pourrait y ramasser beaucoup d'ivoire: ce qui ne laisserait peut-être pas d'être assez lucratif. Les dents de ces vaches-marines ont une coudée de long, et sont grosses comme le bras, d'une ivoire presque aussi belle que celle de l'éléphant. Cette Isle n'est point élevée comme le reste du Détroit: au contraire, elle est fort plate, et son rivage sablonneux cause un aspect tout à fait agréable. A l'opposite de cette Isle, il y a une terre fort plate que nous appelons Cap de l'Assomption; duquel je ne dirai aucunes particularités, parce qu'on ne l'approche pas d'assez près pour y faire aucune remarque.

Il faut présentement revenir à notre premier dessein, et dire que les Danois après avoir passé tout le Détroit dont je viens de faire la description, continuant toujours leur route vers le nord, abordèrent enfin la terre ferme à une rivière que l'on a nommée Rivière Danoise, et que les Sauvages nomment Manoteousibi, qui signifie rivière des Etrangers. Là ils mirent leurs vaisseaux en hivernement, et se logèrent aussi du mieux qu'ils purent, comme gens qui n'avaient nulle expérience de ce pays, et qui ne se défiaient pas du grand froid qu'ils avaient à combattre. Enfin ils essuyèrent tant de misères, que la maladie s'étant mise entre eux, ils moururent tous pendant l'hiver, sans qu'aucun Sauvage en eût connaissance.

Le printemps venu, les glaces débordèrent avec leur impétuosité ordinaire, et emportèrent leur vaisseau avec tout ce qui était dedans, à la réserve d'un canon de fonte d'environ huit livres de balle qui y resta, et qui y est encore tout entier, excepté le tourillon de la culasse que les Sauvages ont cassé à coups de pierres.

Les Sauvages furent bien étonnés l'été suivant, lorsqu'ils arrivèrent dans ce lieu, de voir tant de corps morts, et des gens dont ils n'en avaient jamais vu de semblables. La terreur s'empara d'eux et les obligea de prendre la fuite, ne sachant que s'imaginer en voyant un tel spectacle. Mais, lorsque la peur eut fait place à la curiosité, ils retournèrent dans le lieu où ils auraient fait, selon eux, le plus riche pillage qui jamais ait été fait. Mais malheureusement il y avait de la

poudre, ils y mirent imprudemment le feu qui les fit tous sauter, brûla la maison et tout ce qui était dedans; de manière que les autres qui vinrent après eux, ne profitèrent que des clous et autres ferrements qu'ils ramassaient dans les cendres de cette incendie.

La rivière Danoise dans son embouchure n'a pas plus de 500 pas de largeur, et est fort profonde; ce qui forme un grand courant, lorsque la mer entre et sort à toutes les marées avec beaucoup de rapidité. Ce Détroit n'a pas plus d'un quart de lieue de long, ensuite de quoi cette rivière s'élargit et continue son cours, étant pendant l'espace de 150 lieues fort naviguable. Tout ce pays est presque sans bois, hors les îles dont cette rivière est entrecoupée. Au bout des 150 lieues, il y a une chaîne de hautes montagnes qui rendent cette rivière impratiquable, à cause de chûtes d'eau et des ravines continuelles qui s'y rencontrent; après quoi, elle reprend son cours ordinaire et tranquille, et a communication avec une autre rivière que l'on nomme rivière du Cerf, dont je parlerai par la suite.

Pour revenir à notre but, et pour donner toutes les connaissances possibles de tous ces pays-là, il faut redescendre à la mer et continuer notre route vers le nord.

A 15 lieues de la rivière Danoise se trouve la rivière du Loup-Marin, parce qu'effectivement il y en a beaucoup dans cet endroit. Entre ces deux rivières, il y a un espèce de bœuf que nous nommons bœufs musqués; à cause qu'ils sentent si fort le musc, que dans certaines saisons de l'année il est impossible d'en manger. Ces animaux ont de très belle laine; elle est plus longue que celle des moutons de Barbarie. J'en avais emporté en France en 1708, dont je m'étais fait faire des bas qui étaient plus beaux que des bas de soie. J'ai même encore ici un petit reste de cette laine, que j'aurais l'honneur de vous envoyer, si je croyais que cela vous fît plaisir, pour en faire faire l'essai par d'habiles ouvriers.

Ces bœufs, quoique plus petits que les nôtres, ont cependant les cornes beaucoup plus grosses et plus longues. Leurs racines se joignent sur le haut de la tête, forment comme un gros bourlet, et descendent à côté des yeux presque aussi bas que la gueule. Ensuite le bout remonte en haut, qui forme comme un croissant. Il y en a de si grosses, que j'en ai vu, étant séparées du crâne, qui pesaient les deux ensemble 60 livres. Ils ont les jambes fort courtes, de manière que cette laine traîne toujours par terre lorsqu'ils marchent; ce qui les rend si difformes, que l'on a peine à distinguer d'un peu loin de quel côté ils ont la tête. Il n'y a pas une grande quantité de ces animaux: ce qui ferait que les Sauvages les auraient bientôt détruits, si on en faisait faire la chasse; joint à ce que, comme ils ont les jambes très courtes, on les tue lorsqu'il y a bien de la neige, à coups de lance, sans qu'ils puissent fuir. Cette rivière du Loup-Marin va jusqu'au pays d'une nation que l'on nomme Platscôtés de chiens, lesquels ont guerre contre

nos Savanais, c'est-à-dire, ceux avec qui nous traitons. Et comme ils n'ont aucun usage d'armes à feu, non plus que les Esquimaux, lorsqu'ils entendent quelques coups de fusils, ils prennent tous la fuite, abandonnant leurs femmes et leurs enfants, que nos Sauvages emmènent prisonniers et les font servir d'esclaves. Ils prennent très peu d'hommes, parce qu'ils ont la jambe plus fine que les nôtres. Ils ont dans leur pays une mine de cuivre rouge, si abondante et si pure, que, sans le passer par la forge, tel qu'ils le ramassent à la mine, ils ne font que le frapper entre deux pierres, et en font tout ce qu'ils veulent. J'en ai vu fort souvent, parce que nos Sauvages en apportaient toutes les fois qu'ils allaient en guerre de ces côtés-là.

Toute cette nation est d'une physionomie fort douce et fort humaine, ce qui me fait croire que si l'on pouvait les attirer à quelque commerce, on aurait de l'agrément avec eux. Leur pays est fort ingrat, il n'y a point de castor ni d'autres pelleteries; ils ne vivent que de poissons et d'une espèce de cerf que nous nommons cariboux, qu'ils tuent avec des colliers. Il y a des lièvres qui sont beaucoup plus grands que ceux de France. Ils sont blancs l'hiver, et gris l'été. Ils ont de fort grandes oreilles toujours noires. La peau en hiver est fort belle et d'un poil fort long, qui ne tombe pas comme aux autres lièvres de l'Europe, de manière que l'on en ferait de très beaux manchons.

Je ne dirai rien de positif des remarques que l'on peut faire, en continuant le long de la mer vers le nord, sinon que nos Sauvages rapportent que dans le fond de cette baie, il y a un détroit où l'on découvre les terres facilement d'un bord à l'autre. Ils n'ont pas encore pénétré juspu'au bout de ce détroit. Ils disent qu'il y a des glaces toute l'année, que les courants transportent tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Suivant toutes les apparences, il est à croire que ce bras de mer a communication avec la mer de l'ouest; et ce qui donne lieu à cette conjecture, c'est que lorsque les vents dépendent du nord, la mer dégorge par ce détroit en si grande abondance, que l'eau augmente dans toute la Baie d'Hudson, quelquefois de dix pieds à pic plus que son cours ordinaire. Aussi remarque-t on que lorsque l'on voit la mer s'enfler, on cherche hâvre pour se mettre à l'abri du vent du nord.

Les Sauvages disent, qu'après avoir marché plusieurs mois à l'ouest-sud-ouest, ils ont trouvé la mer sur laquelle ils ont vu de grands canots (ce sont des navires) avec des hommes, qui ont de la barbe et des bonnets, qui ramassent de l'or sur le bord de la mer (c'est-à-dire à l'embouchure des rivières).

Les Platscôtés de chiens, dont je viens de parler, n'ont point d'autres ferrements que ceux qu'ils viennent ramasser dans les débris de l'incendie des Danois. Ils ne plaignent pas leurs peines lorsqu'ils peuvent trouver trois ou quatre petits clous longs comme le doigt tout rouillés. Ils viennent cependant quelquefois à pied de plus de 400

lieues; car ils n'ont point l'usage des canots. Les Esquimaux du détroit d'Hudson y viennent aussi quelquefois pour le même sujet. Ils traversent la Baie d'Hudson avec ces biscayennes faites avec des peaux de loups-marins, dont j'ai parlé ci devant.

Il faut présentement nous rapprocher du fort Bourbon, distant de la rivière Danoise de 60 lieues. Il n'y a rien de remarquable dans tout cet espace, sinon que, pendant tout l'été, il y a des quantités prodigieuses de cariboux, qui étant chassés des bois par la grande multitude de ce que nous appelons maringouins et tons, viennent se rafraîchir au bord de la mer. On en voit des troupeaux de plus de dix mille, et cela continuellement pendant l'espace de 40 ou 50 lieues. Si les peaux de ces animaux étaient propres à quelque chose, on en ferait amasser par les Sauvages autant que l'on voudrait; mais, nos chamoiseurs de Niort disent qu'elles sont trop faibles pour souffrir l'apprêt. Il y a aussi de toutes sortes de gibiers, comme cignes, outardes, oies, grues, canards, enfin toutes sortes d'autres menus gibiers, en si grand nombre, que lorsque toute cette volatille s'élève, elle fait tant de bruit, qu'il est impossible de s'entendre parler, et incontinent l'air en devient si obscur, qu'à peine peut-on voir le ciel au travers. Ceci paraîtra peut-être fabuleux, aussi bien que quelque autre circonstance que je ne puis me dispenser de marquer, pour ne rien omettre de ce qui doit satisfaire la curiosité; mais je puis protester que je ne marque rien, qu'après l'avoir vu et examiné par moi-même: et afin de ne rien risquer sur le rapport d'autrui, je me suis transporté presque dans tous les lieux dont je parle.

La rivière Bourbon, que les Sauvages nomment Paouirinioua gaou, qui signifie Descente des Etrangers, fut découverte quelques années après la rivière Danoise. Ce fut un Anglais nommé Nelson, dont cette rivière porte le nom. Il y arriva en automne fort tard, et fit descente dans cette rivière du côté du nord; mais comme pour lors tous les Sauvages s'étaient retirés dans la profondeur des bois, que Nelson ne voyait personne qui lui donnât connaissance du pays, et qu'il appréhendait qu'il ne lui arrivât le même accident qu'aux Danois, il se contenta de planter un poteau auquel il arbora les armes d'Angleterre pour titre de possession, avec un grand carton sur lequel était dessiné un navire; et il pendit à une branche d'arbre une grande chaudière pleine de menues marchandises, dont les Sauvages profitèrent au printemps, lorsqu'ils revinrent au bord de la mer. Comme ils avaient déjà quelques indices de ces sortes de marchandises, par l'aventure qui étaient arrivée aux Danois, ils ne doutèrent pas que les mêmes personnes qui leur avaient laissé un si riche dépôt, ne revinssent l'année suivante. Ils attendirent jusqu'à la dernière saison. En effet les Anglais arrivèrent, trouvèrent ces Sauvages qui les reçurent aimablement, et les conduisirent avec leur navire dans les Isles qui sont à sept lieues dans la rivière, où les Anglais firent leur premier établissement.

M. de Groseilles, citoyen du Canada, homme entreprenant et grand voyageur, étant avec nos Sauvages du Canada dans le pays des Outaoüas, poussa si loin, qu'il eut connaissance de la Baie d'Hudson. Etant de retour à Québec, il se joignit à quelques Bourgeois, arma une barque, et entreprit de la découvrir par mer. Il y réussit, et alla aborder à une rivière que les Sauvages nomment Penasioüetchieoüen, qui veut dire, rivière rapide, qui n'est distante que d'une lieue de celle dont je viens de parler. Il fit son établissement du côté sud, dans des Isles qui sont à trois lieues dans la rivière. Pendant l'hiver, les rivières étant glacées, les Canadiens que M. de Groseilles avait avec lui, gens fort alertes et agiles dans les bois, étant à la chasse le long de la mer à l'embouchure de la rivière de Nelson, que nous nommons présentement de Bourbon, trouvèrent un établissement d'Européens, ce qui les surprit fort. Ils retournèrent promptement sans se faire découvrir, pour en donner avis à leur commandant, qui ne manqua pas aussitôt de faire armer tous ses gens, et de se mettre à leur tête, pour savoir ce que c'était. Ils firent leurs approches, et ne voyant qu'une petite mauvaise chaumière, couverte de gazons, et trouvant la porte ouverte, ils y entrèrent les armes à la main, et y trouvèrent 6 matelots Anglais qui mouraient de faim et de froid. Ils ne se mirent point en défense, au contraire, ils s'estimaient fort heureux de se voir prisonniers des Français, puisque par ce moyen ils avaient leur vie en sûreté.

Ces 6 matelots avaient été dégradés par un navire qui avait armé à Boston, dans la Nouvelle-Angleterre, et qui n'avait aucune connaissance des premiers qui avaient armé à Londres. Voici la manière dont ils furent dégradés. Ils étaient arrivés fort tard, et ayant mouillé l'ancre à l'embouchure de la rivière Bourbon, le capitaine envoya sa chaloupe à terre avec cinq hommes pour chercher un lieu d'hivernement. La nuit il fit un si grand froid, que les glaces qui descendaient de cette rivière, entraînèrent le navire, dont on n'a jamais oui parler.

Pendant le cours de l'hiver, il vint quelques Sauvages chez M. de Groseilles, qui lui dirent qu'il y avait un autre établissement d'Anglais à sept lieues dans la rivière Bourbon. Aussitôt il se disposa à les aller attaquer, mais, comme ils étaient fortifiés, il prit ses mesures, et choisit un jour qu'ils pourraient être en réjouissance. En effet, il les attaqua le jour des Rois, et les surprit dans une telle ivresse, qu'il les prit sans qu'ils pussent se défendre, quoiqu'ils fussent 80 Anglais, et que nos Français ne fussent que 14. Ainsi M. de Groseilles resta maître de tout le pays.

L'été suivant, lorsqu'il voulut retourner en Canada, rendre compte de ses exploits et de sa découverte, il laissa son fils nommé Chouart avec cinq hommes, pour garder le poste qu'il avait conquis, et repassa en Canada avec son beau-frère nommé Ratisson, bien chargés de pelleteries et d'autres marchandises anglaises. Mais quoique, selon les apparences, ils eussent assez bien fait leur devoir pour être bien re-

çus, on les chagrina cependant beaucoup sur quelque prétendu pillage dont ils n'avaient pas donné connaissance aux armateurs; ce qui obligea M. de Groseilles de faire passer son beau-frère Ratisson en France, pour se plaindre de l'injustice qu'on leur faisait. Mais il fut encore plus mal reçu qu'en Canada; ce qui le mit dans un tel désespoir, qu'il projetta de passer en Angleterre, pour y proposer un armement et aller retirer son neveu Chouart, qu'il venait de laisser à la Baie d'Hudson, ce qu'il fit. Il fournit des mémoires si positifs, qu'on lui donna un navire bien armé, avec lequel il alla reprendre le lieu que l'on nommait pour lors Port Nelson.

Les Anglais sont restés possesseurs de ces postes, jusqu'en 1694, que M. d'Iberville arma deux navires, le Poli et la Charante, qui étaient commandés par M. de Sérigni, son frère. Il passa par le Canada pour se fortifier de cent Canadiens, afin d'aller reprendre la Baie d'Hudson, mais ce projet ne réussit pas.

Nous partîmes de Québec le 10 août, jour de St-Laurent, et nous arrivâmes à la rade du Port Nelson le 24 septembre. Aussitôt M. d'Iberville fit descendre tout son monde à terre, avec les canons de campagne, mortiers et autres munitions de guerre. Nous commençames par faire de bonnes batteries et plateformes, où nous plaçames nos canons et nos mortiers, à environ 500 pas des palissades du fort. Ce fort était composé de quatre bastions qui formaient un quarré de 30 pieds, où était un grand magasin haut et bas. Dans l'un de ces bastions, était le magasin de la traite, un autre servait de magasin aux vivres, et les deux autres servaient de corps de garde pour loger la garnison; le tout bâti de bois. En ligne de la première pallissade, il y avait deux autres bastions, dans l'un desquels logeaient les Officiers, et l'autre servait de cuisine et de forge pour la garnison. Entre ces deux bastions était une espèce de demie lune, où il y avait 8 canons de 8 livres de balles, qui défendaient du côté de la rivière et au bas de cette demie lune une plateforme à ras d'eau, défendue par 6 pièces de gros canons. Il n'y avait point de batterie rangée du côté du bois; tous les canons et pierriers étaient sur les bastions. On comptait dans tout ce fort, qui n'était que deux palissades de pieux debout, 32 canons et 14 pierriers. Ils étaient 53 hommes dedans. Nous les harcelâmes depuis le 25 septembre que nous mîmes pied à terre, jusqu'au 14 octobre, que se voyant assiégés de toutes parts, ils ne pouvaient plus résister à nos bombes, joint à ce qu'ils étaient continuellement chagrinés par nos fusiliers qui tiraient sans cesse dans leurs meurtrières. Ils furent enfin obligés de se rendre, et ne demandèrent que d'avoir la vie sauve; ce qu'on leur accorda facilement. M. d'Iberville fit son entrée le 15. Le Fort fut nommé le Fort Bourbon, et la rivière sur laquelle il est situé, fut nommée rivière Sainte Thérèse, à cause que le Fort fut réduit sous l'obéissance des Français le jour de Sainte Thérèse, 14 octobre. Nous perdîmes dans cet occasion un frère de M. d'Iberville. Le Fort était

assez bien fourni de toutes sortes de marchandises et de munitions' tant de guerre que de bouche. Nos navires hivernèrent là, parce que la saison était trop avancée pour repasser en Europe.

En 1695, le 20 juillet, M. d'Iberville partit avec ses deux vaisseaux, et nous laissa au nombre de 67 hommes, sous le commandement d'un nommé M. de la Forest; M. de Martigny était Lieutenant, et moi Enseigne et interprète des langues des Sauvages, et directeur du commerce.

Le 2 septembre de l'année 1696, les Anglais arrivèrent au nombre de quatre vaisseaux de guerre et une galiotte à bombes. M. de Sérigny, qui était parti de la Rochelle avec deux petits navires, savoir le Hardi et le Dragon, arriva deux heures après les Anglais; mais comme ils occupaient la rade, il ne put nous donner du secours; il fut obligé de retourner en France, où il arriva heureusement, et le Hardi, commandé par M. la Motte-Egron, fit naufrage en allant en Canada. Les Anglais commencèrent à nous attaquer le 5 du mois, avec leur galiotte qu'ils avaient fait avancer à une portée du canon du Fort, avec deux navires pour la soutenir.

Le 6 nous nous apperçûmes qu'ils faisaient quelque mouvement pour y faire descente, M. de la Forest m'envoya avec quatorze hommes à dessein de m'y opposer: ils étaient 400 hommes préposés pour cette entreprise. Ils firent plusieurs tentatives; mais, comme nous étions embusqués dans des buissons épais, et que j'avais le soin de faire tirer à propos les uns après les autres, sitôt que je voyais paraître quelque chaloupe armée, les Anglais retournaient promtement à leur bord, n'osant risquer de nous forcer, parce qu'ils ne savaient pas le nombre que nous étions dans notre embuscade. Cependant ils tiraient continuellement des bombes, dont il en tomba 22 dans le Fort, qui manquèrent plusieurs fois à y mettre le feu. A la fin n'ayant presque plus de vivres et de munitions de guerre, et voyant que nous ne pouvions plus espérer de secours de France, nous fûmes obligés de capituler. Ils nous accordèrent tout ce que nous leur demandâmes; les articles de la capitulation étaient des plus avantageux. Mais ils faussèrent leurs promesses, car, au lieu de nous mettre sur les terres françaises avec tous nos effets, comme ils nous l'avaient promis, ils nous emmenèrent en Angleterre, et nous jetèrent en prison, pendant que nos pelleteries et autres effets furent mis au pillage. Quatre mois après, nous repassâmes en France, où on faisait un armement de quatre vaisseaux de guerre, pour aller reprendre le poste que nous venions de perdre. On nous fit tous embarquer dessus, et nous allâmes joindre M. d'Iberville qui était pour lors à Plaisance, et qui y prit le commandement des quatre vaisseaux pour retourner à la Baie d'Hudson. Il s'embarqua sur le Pélican de 50 canons. M. de Sérigni son frère commandait le Palmier de 40 canons, le Profond était commandé par M. Duguay, et M. Chartrié commandait le Vespe.

Lorsque nous fûmes entrés dans le détroit d'Hudson, les glaces nous contraignirent de nous séparer. M. d'Iberville prit le devant, et M. Duguay fut poussé par les courants, tout à fait du côté nord, où il rencontra trois navires Anglais contre lesquels il se battit depuis huit heures du matin jusqu'à onze heures du soir, sans que les Anglais le pussent prendre, quoiqu'ils fussent supérieurs en forces, mais non pas en courage.

J'ai déjà dit que M. d'Iberville avait pris le devant, il arriva à la Rade du Fort Bourbon le 5 septembre. Aussitôt il envoya la chaloupe à terre avec 25 hommes de l'élite de son équipage.

Le 6 les navires Anglais arrivèrent. M. d'Iberville se disposa à les recevoir. Il leva les ancres et fut au-devant d'eux. Il se flattait de l'enlever, le voyant seul contre trois; mais ils furent bien étonnés, lorsqu'ils virent l'intrépidité avec laquelle il alla les attaquer. Dès la première volée, il en vit arriver un qui se rendit sans oser plus remuer. Ensuite il prêta le côté à l'Amiral qui était de 50 canons, contre lequel il fit tirer sa volée si à propos et avec tant de succès, qu'avant qu'ils eussent le temps de changer de bord, ils virent l'amoitié des voilures de l'Anglais dans l'eau, et couler à fond devant son autre compatriote, qui ne pensa plus qu'à se sauver, voyant un tel débris. M. d'Iberville lui donna la chasse, mais il se sauva à la faveur de la nuit. M. d'Iberville retourna prendre possession de sa prise, que l'on dit en terme marin, amariner sa prise.

La nuit du 7 au 8, il s'éleva une tempête de vent de nord si furieuse, que M. d'Iberville et la prise furent jettés à la côte, sans pouvoir l'éviter. Les deux navires furent perdus avec 23 hommes qui se noyèrent. Tous les autres se sauvèrent à terre, lorsque la marée fut basse.

Quand tous nos navires furent arrivés, nous commençames à assiéger le Fort. Ils ne firent pas grande résistance. Ils se rendirent sans capituler lorsqu'ils surent par leurs gens mêmes qu'ils ne pouvaient espérer du secours de l'Europe, et la manière dont leurs navires avaient été traités.

Après que M. d'Iberville eut fait son entrée dans le Fort et qu'il eut mis ordre à toutes choses, il ne songea plus qu'à repasser en Europe. Il s'embarqua sur le Profond, et mit à la voile le 24 septembre, accompagné du Vespe. Il laissa le commandement du Fort à M. de Sérigni son frère, parce que le Palmier qu'il commandait, avait cassé son gouvernail en touchant sur une barre.

En 1688, il vint un autre navire apporter un gouvernail, parce que dans tout ce pays qui n'est que de sapinage, on ne pouvait trouver des bois propres pour cela. Pour lors les deux navires repassèrent en France, et M. de Sérigni donna le commandement du Fort à M. de Martigny son parent. Pour moi je suis resté Lieutenant avec ma qualité d'interprète. Il y eut trois commandants alternativement les

uns après les autres, sous lesquels il ne se passa rien qui soit digne de récit.

En 1707 après avoir demandé plusieurs fois mon congé à Messieurs de la Compagnie pour passer en France, ils me l'accordèrent enfin. Arrivé à la Rochelle, je fus proposé à la cour pour aller relever celui qui commandait au Fort Bourbon, qui était un nommé M. Delisle, frère de M. de St-Michel qui était autrefois capitaine de Port à Rochefort.

En 1708, nous partîmes de la Rochelle, où j'avais levé une nouvelle garnison; mais, lorsque nous fûmes à l'entrée du détroit d'Hudson, les vents nous contrarièrent si longtemps, que nous fûmes obligés de relâcher à Plaisance, où j'eus l'honneur de vous écrire, pour vous demander la permission de tirer des vivres du Canada, et vous eûtes la bonté d'y donner votre consentement.

En 1709, nous nous rendîmes au lieu destiné, où j'ai trouvé M. Delisle et toute la garnison fort en peine, parce qu'ils étaient à la veille de manquer de vivres et de munitions. Comme nous y étions arrivés fort tard, joint à ce que le navire s'était beaucoup endommagé dans les glaces, il fallut faire un second hivernement; ce qui causa une grosse perte à Messieurs de la Compagnie, en ce qu'ils avaient tout à la fois deux garnisons et un gros équipage à payer et à nourrir. Pendant l'hiver M. Delisle fut attaqué de l'asthme dont il mourut. Je suis resté commandant pendant six années dans le Fort Bourbon, où j'ai eu l'honneur d'être établi par ordre précis du Roi, dont je garde encore les commissions. Aucun de ceux qui m'avaient précédé, n'en avaient eu de semblables.

En 1714, je reçu des ordres de la Cour avec des lettres de M. le Comte de Pontchartrain, pour remettre le poste aux Anglais, ainsi qu'il était porté par le traité d'Utrecht.

Je m'apperçois que c'est abuser de votre bonté, Monsieur, de vous parler si longtemps de choses inutiles; il faut revenir à notre premier dessein, qui est de vous donner toutes les connaissances possibles de la situation en général du Fort Bourbon, et des avantages qu'on peut tirer par son commerce.

Quoique le Fort soit bâti sur la rivière Sainte Thérèse, c'est par la rivière Bourbon que descendent tous les Sauvages qui viennent en traite. Cette rivière est d'une si grande étendue, qu'elle passe par plusieurs grands lacs, dont le premier, distant de la mer d'environ 150 lieues, a environ 100 lieues de circonférence. Les Sauvages le nomme Tatusquoyaon secahigan, qui veut dire, Lac des Forts, dans lequel lac du côté du nord il se décharge une rivière que l'on nomme Quisisquatchiouen, autrement grand courant. Cette rivière prend sa source d'un lac distant du 1er de plus de 300 lieues, qui se nomme Michinipi, ou grande eau, parce qu'en effet il est le plus grand et le plus profond de tous les lacs. Il a plus de 600 lieues de tour, et reçoit la décharge

de plusieurs rivières, dont les unes ont correspondance avec la rivière Danoise, et les autres dans le pays du Platcôtés de chiens. Autour de ce lac et le long de toutes ces rivières, il y a quantité de Sauvages dont les uns se nomment, gens de la grande eau, et les autres sont les Assiniboines. Il faut remarquer qu'autant que les Esquimaux sont farouches et barbares, autant ceux-ci sont-ils humains et affables, aussi bien que tous ceux avec lesquels nous avons commerce dans toute la Baie d'Hudson; ne traitant jamais les Français que de leurs Pères et de leurs patrons. Ils n'ont pas la même attache pour les Anglais, parce qu'ils disent qu'ils sont trop dissimulés et ne disent jamais la vérité, ce qu'ils n'aiment pas. Quoique Sauvages, ils sont tout à fait ennemis du mensonge; ce qui est assez extraordinaire pour des nations qui vivent sans subordination ni discipline. On ne peut leur imputer aucun vice, si ce n'est qu'ils sont un peu médisants. Ils ne jurent jamais, et n'ont pas même de terme dans leur langue qui approche du jurement.

A l'extrémité du lac des Forts, la rivière Bourbon reprend son cours, qui procède d'un autre lac nommé Amynaouigamou, qui veut dire jonction des deux mers; parce que dans son milieu les terres se joignent presque toutes. La partie du côté de l'est de ce lac qui est situé en long, à peu près nord et sud, est un pays de forests épaisses où il y a beaucoup de castors et d'origneaux. C'est où commence le pays des Christinaux. Le climat commence à y être beaucoup plus tempéré qu'au Fort Bourbon. Le côté de l'ouest de ce lac est rempli de fort belles prairies, dans lesquelles il y a quantité de ces gros bœufs dont j'ai parlé. Ce sont des Assiniboines qui occupent tout ce pays. Ce lac a environ 400 lieues, et est distant du premier de 200 lieues.

A cent lieues plus loin, dans l'ouest-sud-ouest, toujours le long de cette rivière, il y a un autre lac qu'ils nomment Ouenipigouehib, ou la petite rivière. C'est à peu près le même pays que le précédent. Ce sont des Assiniboines, des Christinaux et des Sauteurs qui occupent les environs de ce lac. Il a environ 300 lieues de tour. A son extrémité, il y a une rivière qui se décharge dans un autre lac que l'on nomme Tacamiouen. Il n'est pas si grand que les autres. C'est dans ce lac que se décharge la rivière du Cerf, qui est d'une si grande étendue, que nos Sauvages n'ont encore pu aller jusqu'à sa source. Par cette rivière, on peut aller joindre une autre rivière qui porte son courant du côté de l'ouest; au lieu que toutes celles dont je viens de parler, ont leur décharge, ou dans la Baie d'Hudson, ou bien dans la rivière du Canada.

J'ai fait tout mon possible pendant que je suis resté au Fort Bourbon, pour envoyer des Sauvages de ce côté-là, savoir s'il n'y aurait point quelque mer dans laquelle se déchargeat cette rivière, mais ils ont guerre contre une nation qui leur barre ce passage. J'ai interrogé des prisonniers de cette nation, que nos Sauvages avaient amenés

exprès pour me les faire voir. Ils m'ont dit avoir guerre avec une autre nation beaucoup plus éloignée qu'eux dans l'ouest, Ceux-là disent avoir pour voisin des hommes barbus qui se fortifient avec de la pierre et se logent de même; usage que les Sauvages n'ont point. Ils disent que ces hommes portant barbe, ne sont point habillés comme eux, et qu'ils se servent de chaudières blanches. Je leur montrai une tasse d'argent, et ils me dirent que c'était de cela même que les autres leur avait parlé. Ils disent aussi que ces gens-là cultivent la terre avec des outils de ce métal blanc. De la manière qu'ils dépeignent le grain que ces gens cultivent, il faut que ce soit du Maïs.

Pendant que j'étais à Québec, il y a 4 ou 5 mois, M. Begon, Intendant du Canada, me fit l'honneur de m'envoyer quérir, pour que je lui donnasse les connaissances que j'avais de ce pays-là, pour faire entreprendre cette découverte par le Canada. Mais je crois qu'il serait beaucoup plus facile par les routes que je viens de marquer, si nous possédions encore le Fort Bourbon, en ce que le chemin serait beaucoup plus court, et que ce sont presque toujours de beaux pays, où l'on ne manquerait point de chasse, par la quantité d'animaux et de gibiers qu'il y a dans toutes ces contrées, outre les fruits qui y viennent sans les cultiver, comme des prunes, des pommes, des raisins, et quantité d'autres petits fruits que je ne nomme pas.

Au bout du Sud-ouest de ce lac Tamaniouen, il y a une rivière qui se décharge dans un autre lac appelé lac des chiens, qui n'est pas fort éloigné du lac Supérieur, et où nos voyageurs vont tous les jours par la rivière de Montréal.

Je vais présentement parler de la rivière Sainte Thérèse, dont j'aurai bientôt fait le détail. Cette rivière n'est pas d'une grande étendue à son embouchure, où est situé le Fort Bourbon: elle n'a pas plus d'une demie-lieue de large.

En 1700, à deux lieues du Fort du côté du sud, on a fait bâtir un fort nommé le Fort Phelipeaux, et un grand magasin pour servir de retraite, en cas d'attaque des ennemis. C'est là où cette rivière commence à être entrecoupée d'Isle.

A vingt lieues du Fort, la rivière se partage en deux, et le bras qui vient du côté du nord, que les Sauvages appellent Apitsibi, ou la rivière du Battefeux, a communication avec la rivière Bourbon, et c'est par là que la plupart des Sauvages qui viennent en traite, descendent par le moyen d'un portage qu'ils font du lac des Forests à cette rivière. A vingt lieues au-dessus de cette première fourche, il y en a une autre qui vient du sud, que les Sauvages nomment Guiché-Matouang, qui veut dire grande fourche. Celle-la a communication avec la rivière des Stes-Huiles, dont je parlerai dans la suite. Le bras qui vient de l'ouest, quoiqu'il porte toujours le nom de Sainte Thérèse, n'a pas cependant grande étendue. Elle se disperse en plusieurs petits ruisseaux d'où elle prend sa source, et dans tous lesquels il y a

quantité de castors, de loup-cerviers, martres et autres mesmes pelleteries.

Entre les deux forts de Bourbon et de Phelipeaux, il y a une petite rivière appelée de l'Egarée, par laquelle on tire quelque fois du bois de chauffage; ce qui ne laisse pas d'être fort rare autour du Fort. Plus bas, tout à fait à l'ouverture de la mer, il y a une autre petite rivière nommée de la zargousse, dans laquelle, lorsque la marée est haute, il y entre quantité de marsouins. Il serait fort facile d'y tendre une pêche, en ce que la rivière est fort étroite. Si cette pêche était une fois bien établie, on y ferait tous les ans plus de six cents bariques d'huile. Les premiers frais de cette pêche, ne monteraient peut-être pas à 2000 écus, et il n'en coûterait pas tous les ans 2000 livres pour la bien entretenir; ce qui serait cependant d'un gros profit, en ce que les huiles valent toujours de l'argent en France.

Il n'y a aucune remarque à faire le long de la Baie d'Hudson, que la rivière des Saintes Huiles éloignée du Fort Bourbon de 100 lieues du côté du sud, où les Anglais avaient autrefois fait un établissement pour la traite avec les Sauvages; mais se voyant attaqués par les Français, ils mirent eux-mêmes le feu à leur Fort, et brûlèrent tout ce qu'il y avait dedans. Ils espéraient se réfugier par terre au Fort Bourbon; mais les Canadiens les poursuivirent si vigoureusement, qu'ils les joignirent avant qu'ils eussent fait l'amoitié du chemin, et les emmenèrent prisonniers au Canada. Pour lors ce poste fut abandonné jusqu'en 1702, que M. de Flamanville, commandant au Fort Bourbon, reçut ordre de Messieurs de la Compagnie du Canada d'envoyer M. de Beaumenil, son frère, rectifier ce poste. Il fit construire une petite maison; mais on ne put entretenir ce poste que deux années, parce qu'il coûtait plus à la Compagnie qu'il ne donnait de profit. Quoique dans le haut de cette rivière, il y ait beaucoup de castors et quantité de Sauvages qui y viendraient en traite, on pourrait même y attirer une grande partie de ceux qui trafiquent avec les Anglais, et qui sont établis au fond de la Baie. Cette rivière est fort platte dans son entrée, par conséquent il n'y pourrait entrer que des batiments de 50 à 60 tonnaux. Il serait assez facile de s'y loger, parce que le bois y est plus commun qu'en tous les autres endroits dont j'ai déjà parlé.

Je ne dirai rien du continent de cette Baye tirant vers le poste que les Anglais occupent, appelé communément le fond de la Baie; parce que je n'en pourrais parler que par tradition, n'y ayant jamais été. Mais si vous souhaitez, Monsieur, lorsque je serai en Canada, j'en conférerai avec quelques personnes qui ont été plusieurs fois dans ce pays-là; et à mon retour, j'aurai l'honneur de vous donner les connaissances que j'en aurai tirées.

Pour finir mon projet, je reviendrai au Fort Bourbon, premier objet de mon mémoire; et je dirai que ce poste est très avantageux

pour son commerce, lorsqu'il est bien entretenu. On traite avec les Sauvages à de très bonne conditions lorsqu'on a des marchandises telles qu'ils les demandent. Ce Fort est situé par 57 degrés de latitude nord. Par conséquent il y fait extrêmement froid pendant l'hiver, qui commence à la St Michel et ne finit qu'au mois de mai. Le soleil se couche dans le mois de décembre à 2 heures $\frac{3}{4}$ et se lève à 9 heures $\frac{1}{4}$. Lorsqu'il fait quelque belle journée et que le froid est un peu tempéré. les chasseurs tuent autant de perdrix et de lièvres qu'ils en veulent. Une année que M. de la Grange, capitaine de Flute du Roi, hivernait au Fort Bourbon avec son équipage, nous eûmes la curiosité de compter combien il en serait apporté au Fort pendant l'hiver; le printemps étant venu nous comptâmes avoir mangé, 80 hommes que nous étions, tant de garnison que d'équipage, 90 000 perdrix et 25 000 lièvres.

A la fin d'Avril, les oies, les outardes et les canards arrivent et y restent près de deux mois. Il y en a une si grande quantité que l'on en tue autant que l'on veut; et lorsque les chasseurs de la garnison sont occupés au travail, on envoie des Sauvages à la chasse, auxquels on donne une livre de poudre et quatre livres de plomb pour vingt oies ou outardes qu'ils sont obligés d'apporter au Fort.

Il y a aussi pendant ce temps-là quantité de cariboux. Ces animaux passent deux fois l'année, savoir la première fois dans le mois de Mars et d'Avril. Ils viennent du Nord et vont au Sud. Il y en a un nombre presqu'innombrable. Ils occupent en profondeur le long de ces rivières plus de soixante livres d'étendue, à commencer au bord de la mer. Les chemins qu'ils font dans la neige par où ils passent, sont plus entrecoupés que les rues ne le sont dans Paris. Les Sauvages font des barrières avec des arbres qu'ils entassent les uns sur les autres, et laissent par intervalle des ouvertures où ils tendent des collets avec lesquels ils en prennent quantité. Ces animaux retournent au Nord dans le mois de Juillet et Août; et lorsqu'ils passent les rivières à l'eau, les Sauvages en tuent de leurs canots à coup de lance, autant qu'ils veulent. On a aussi la douceur de la pêche pendant l'été. On tend des filets avec lesquels on prend de très bons poissons, comme du brochet, de la truite, de la carpe, et de ce que nous appelons poissons blancs. Il est fait à peu près comme le hareng blanc: mais c'est, sans contredit, le meilleur poisson qu'il y ait dans tout l'univers. On en fait des provisions pour l'hiver, que l'on met dans la neige aussi bien que la viande que l'on veut conserver. Lorsqu'ils sont gelées, ils ne se gâtent plus jusqu'à ce qu'ils dégèlent. On conserve aussi de cette manière des oies, des canards et des outardes, que l'on met à la broche pendant l'hiver, pour accompagner les perdrix et les lièvres: de façon que ce pays, quoique sous un mauvais climat, est cependant fort bon pour vivre, lorsque, par le secours de l'Europe, l'on a du pain et du vin. Quoique l'été soit fort court, nous avions cependant un pe-

tit jardin qui ne laissait pas de produire de fort bonnes laitues, des choux verts et autres mêmes herbes, que nous salions pour faire de la soupe pendant l'hiver.

Quoique les peuples qui habitent tous ces pays soient fort dociles et naturellement amis des Français, cependant en 1712, je me trouvai dans l'obligation d'envoyer une partie de mes gens à la chasse de ces cariboux qui passent dans le mois de juillet et août, parce que je n'avais pas reçu de secours de France, depuis que j'en étais parti en 1708, et que je manquais de vivres et de poudre, pour faire chasse au gibier avec des fusils. J'avais député mon Lieutenant, les deux commis et les meilleurs hommes de ma garnison, auquel je m'étais efforcé de donner une assez bonne provision de poudre et de vivres françaises. Ils se campèrent malheureusement proche un camp de Sauvages qui jeûnaient beaucoup et manquaient de poudre, parce que je ne voulais pas leur en traiter, la conservant pour m'assurer la vie et celle de mes gens. Ces Sauvages se voyant braver par les miens qui tiraient inconsidérément sur toutes sortes de gibiers, et qui faisaient bonne chère à leur barbe, sans leur en faire part, projettèrent de les tuer pour profiter de leur pillage. Il y avait deux des Français qu'ils redoutaient plus que les autres. Pour s'en défaire plus facilement, ils les invitèrent à une réjouissance qu'ils devaient faire la nuit dans leurs cabanes. Les deux Français s'y rendirent, sans se défier du piège qu'on leur tendait. Les six autres se couchèrent tranquilement, croyant être en toute sûreté; mais ils ne savaient pas la trahison qui se tramait contre eux. Lorsque nos conviés à ce funeste banquet voulurent entrer dans leurs cabanes, ils trouvèrent ces perfides rangés des deux côtés en haie, avec des bayonnettes à leurs mains et de grands couteaux avec lesquels ils les poignardèrent sans qu'ils se pussent mettre en défense parce qu'ils n'avaient point d'armes. Lorsqu'ils eurent tué ces deux, ils ne songèrent plus qu'à prendre leurs mesures pour aller égorger les autres qui dormaient. Ils apprêtèrent leurs armes à feu et leurs bayonnettes et furent attaquer ces pauvres gens endormis. Ils commencèrent par faire leurs décharges de fusil et se jettèrent ensuite sur eux la bayonnette à la main, et les égorgèrent avant qu'ils fussent bien éveillés. Il y en eut cependant un qui n'ayant reçu qu'un coup de balle de fusil à travers d'une cuisse feignit d'être mort. Les meurtriers le voyant sans mouvements, se contentèrent de lui ôter la chemise de dessus le corps, comme ils faisaient à tous les autres, en se dépêchant le plus qu'ils pouvaient, et de piller ce qu'ils trouvaient, afin de prendre aussitôt la fuite, de crainte d'être surpris.

Lorsque ce mort imaginaire eut un peu repris ses sens, et qu'il n'entendit plus de bruit, il leva la tête et vit tous ses pauvres compatriotes étendus morts. Il se traîna comme il put, jusqu'à l'entrée du bois. Il essaya de se lever et s'apperçut pour lors qu'il n'avait reçu le coup que dans les chairs. Il boucha ses plaies avec des feuilles d'ar-

bre, parce qu'il perdait tout son sang, et s'achemina vers le Fort à travers des ronces et des épines, nu comme l'enfant qui vient de naître.

Il arriva au Fort à neuf heures du soir, après avoir fait dix lieues dans ce triste équipage, tout en sang et son pauvre corps tout déchiré. Jugez, Monsieur, quelle fut notre surprise et dans quel embarras je me trouvai, lorsqu'il nous annonça la mort de tous ses camarades. Aussitôt je ne pensai plus qu'à me tenir sur mes gardes, et à faire mettre toute l'artillerie en état, parce que j'appréhendais que ces perfides ne fissent quelque tentative sur le Fort.

Comme nous ne restions plus que neuf hommes, y compris l'aumônier, un chirurgien et un petit garçon, il m'était impossible de pouvoir garder les deux postes. Je rappelai auprès de moi le petit nombre de garnison qui me restait, pour faire bonne garde nuit et jour, sans oser sortir de notre Fort. Ces barbares affamés de marchandises, vinrent au fort Phelipeaux, où ils ne trouvèrent personne. Ils pillèrent et ravagèrent tout ce qu'ils rencontrèrent. Ils y prirent onze cent livres de poudre, que je n'eus pas le temps de faire transporter au Fort Bourbon; c'était tout ce qui nous restait. Ainsi nous passâmes tout l'hiver dans le Fort, sans oser sortir, sans vivres et sans poudre, et où nous pensâmes mourir de faim et de misère, toujours dans l'appréhension de revoir ces malheureux meurtriers à notre porte, mais ils n'ont pas paru depuis.

En 1713, Messieurs de la Compagnie envoyèrent un navire qui nous apporta toutes sortes de raffraichissements et des marchandises pour la traite dont les Sauvages avait grand besoin. Car il y avait quatre ans qu'ils étaient en souffrance, parce que je n'avais plus de marchandises à leur traiter; ce qui était cause qu'il en était mort beaucoup par la faim, ayant perdu l'usage des flèches depuis que les Européens leur portent des armes à feu. Ils n'ont d'autre ressource pour la vie, que le gibier qu'ils tuent au fusil où à la flèche. Ils ne savent aucunement ce que c'est que de cultiver la terre pour faire venir des légumes. Ils sont toujours errants, et ne restent jamais huit jours dans un même endroit.

Lorsqu'ils sont tout à fait pressés par la faim, le père et la mère tuent leurs enfants pour les manger; ensuite le plus fort des deux mangent l'autre; ce qui arrive fort souvent. J'en ai vu un qui, après avoir dévoré sa femme et six enfants qu'il avait, disait n'avoir été attendri qu'au dernier qu'il avait mangé, parce qu'il l'aimait plus que les autres, et qu'en ouvrant la tête pour en manger la cervelle, il s'était senti touché du naturel qu'un père doit avoir pour ses enfants, et qu'il n'avait pas eu la force de lui casser les os pour en sucer la moëlle. Quoique ces gens-là essuient beaucoup de misère, ils vivent cependant fort vieux, et lorsqu'ils viennent dans un âge tout à fait décrépit et hors d'état de travailler, ils font faire un banquet, s'ils on le

moyen, auquel ils convient toute leur famille. Après avoir fait une longue harangue dans laquelle ils les invite à se bien comporter et à vivre en bonne union les uns avec les autres, il choisit celui de ses enfants qu'il aime le mieux, auquel il présente une corde qu'il se passe lui-même dans le cou, et prie cet enfant de l'étrangler pour le tirer de ce monde où il n'est plus qu'à charge aux autres. L'enfant charitable ne manque pas aussitôt d'obéir à son père, et l'étrangle le plus promtement qu'il lui est possible. Les vieillards s'estiment heureux de mourir dans cet âge, parce qu'ils disent que lorsqu'ils meurent bien vieux, ils renaissent dans l'autre monde comme de jeunes enfants à la mamelle, et vivent de même toute l'éternité; au lieu que lorsqu'ils meurent jeunes, ils renaissent vieux, et par conséquent toujours incommodés comme sont toutes les vieilles gens.

Ils n'ont aucune espèce de religion, chacun se fait un Dieu à sa mode, à qui ils ont recours dans leur besoin, surtout lorsqu'ils sont malades. Ils n'implorent que ce Dieu imaginaire qu'ils invoquent en chantant et en heurlant autour du malade, en faisant des contorsions et des grimaces capables de le faire mourir. Il y a des chanteurs de profession parmi eux, auxquels ils ont autant de confiance que nous en avons à nos médecins et chirurgiens. Ils croient avec tant d'aveuglement ce que leurs charlatans leur disent, qu'ils n'osent rien les refuser; de manière que le chanteur a tout ce qu'il veut du malade; et lorsque c'est quelque jeune femme ou fille qui demande la guérison, ce chanteur ne le fait point qu'il n'en ait reçu quelque faveur. Quoique ces gens-là vivent dans la dernière des ignorances, ils ont cependant une connaissance confuse de la création du momde et du déluge dont les vieillards font des histoires tout à fait absurdes aux jeunes gens qui les ecoutent fort attentivement. Ils prennent autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir, et surtout toutes les sœurs, parce qu'ils disent qu'elles s'accommode mieux ensemble que si elles étaient étrangères.

Ils sont fort charitables envers les veuves et les orphelins; ils donnent tout ce qu'ils ont avec un grand désintéressement. Aussi sont-ils tous aussi riches les uns que les autres, tous les meubles étant pour ainsi dire communs. Leurs tentes sont de peaux d'orignal ou de caribou, qu'ils portent l'été sur leur dos lorsqu'ils décampent d'un endroit pour aller dans un autre, et l'hiver ils les traînent sur la neige. Ils se servent de raquettes l'hiver pour marcher sur la neige, comme font les Sauvages du Canada.

Il y a beaucoup de castors dans ces pays-là, meilleurs que ceux qui viennent du Canada; mais il est surprenant de voir la peine que les Sauvages ont à les prendre l'hiver, parce que la peau n'en vaut rien l'été, en ce qu'il n'a point de poil. Il faut qu'ils rompent les glaces à coup de haches et autres ferrements, quelque fois en plus de cent endroits, quoique les glaces aient dans le fort de l'hiver plus de

quatre à cinq pieds d'épaisseur. Ces animaux ont un instinct tout particulier pour se loger. Ils choisissent une petite rivière qu'ils barrent dans l'endroit le plus étroit pour arrêter l'eau qui leur sert d'étang, au bord duquel ils font une cabane qu'ils couvrent de terre assez épaisse, crainte que le froid ne passe à travers. Ils font leur amas de branches d'arbres pour en manger l'écorce pendant l'hiver.

Ils ont divers appartements dans ces cabanes. Ils ne mangent point où ils couchent, crainte d'y faire quelque salleté. Le jour, ils n'approchent point de leurs lits, que lorsqu'ils ont envie de dormir. Ils sont ordinairement dans ces cabanes, deux, quatre ou six, toujours nombre pair, mâles et femelles, parmi lesquels il y a un maître qui a soin de faire travailler les autres. Et s'il se rencontre quelque paresseux, les autres le battent tant, qu'ils le contraignent d'abandonner et de chercher parti ailleurs.

Les castors ont les jambes fort courtes, de manière que leur ventre traîne toujours à terre. Ils ont quatre dents fort grandes, deux dessous, deux dessus, avec lesquelles ils coupent le bois avec tant de facilité, qu'en très peu de temps ils ont abattu un arbre aussi gros qu'un homme l'est par le corps. Ils ont la queue platte comme une truelle de maçon, avec laquelle ils portent la terre, et maçonnent leurs cabanes et écluses, avec plus d'industrie que les hommes ne pourraient faire. Outre le castor dont il y en a beaucoup, il se trouve des loups-cerviers, des ours, des martres, des péquans, des orignaux ou élans, enfin de toutes sortes d'animaux dont les peaux sont fort recherchées en France. Suivant l'expérience que j'ai de ce commerce, si ce poste était bien entretenu de marchandises et qu'il fût encore aux Français, je crois que tous les frais payés, il donnerait tous les ans plus de 100 000 livres de profit. En 1713, on ne m'avait pas envoyé 8000 livres de cargaison en tout et j'ai fait en 1714 pour plus de 12 0000 livres que j'ai apporté avec moi, lorsque j'ai été relevé par les Anglais. Ce poste serait, selon moi un des meilleurs qu'on ait dans l'Amérique, pour peu qu'on y fit de dépenses.